

Épilogue

Voilà donc un livre terminé. Terminé ? Non jamais ! Ces vingt chapitres ont été achevés le 31 janvier 2020 et à peu près à jour à cette date. Et il faudra sans cesse y ajouter quelques notes, la situation change vite : nous avons à peine achevé le texte sur **Vinicio Capossela** qu'il publiait un nouveau disque : ce n'est qu'un exemple, qui explique bien la difficulté de travailler sur un sujet vivant. Et puis déjà on réalise tout ce qu'on a oublié, et que l'on n'a pas été « complet », comme prétend l'être un critique musical connu dans le titre de son livre. Consultez donc les informations régulièrement données par « *Musicultura* », « *Lunaria* », le Club Tenco, les Festivals, Sanremo, Rimini, ceux de chaque région, etc. et les sites indiqués sur les chanteurs, les groupes de chaque région, etc. et aussi les éditeurs qui publient de nouveaux livres sur la chanson, nous essaierons de vous informer régulièrement des nouveautés, sur ce site. Deux autres dossiers vous parlent sur ce site du rap en Italie : *Petite histoire du rap en Italie*, et le chapitre 22 du livre *Vingt-deux portraits d'une autre Italie*.

La chanson, meilleure expression de la pluralité de l'Italie

Vous n'aurez jamais « fini », mais vous avez dans ces textes une base suffisante pour connaître d'où l'on part en 2020 et savoir quoi écouter. Vous remarquerez aussi l'index des noms propres, il dit bien ce qu'est la chanson en Italie : un miroir de la réalité du pays, de son peuple et de sa diversité. Ou plutôt qu'un « miroir » passif, la proposition d'une nouvelle vision de la réalité, une autre image de l'Italie, dans toute la diversité de sa réalité, car vous serez frappés par la quantité de noms d'autres personnes que des chanteurs, des hommes politiques, des médecins, des écrivains italiens et étrangers, des cinéastes, des personnages mythologiques, des papes, des militaires, des scientifiques, car la chanson parle de tous ceux qui ont une importance dans la vie quotidienne de la masse du peuple. Et puis elle parle surtout de cette première réalité, celle de « l'amour », du rapport difficile entre les êtres vivants, hommes et femmes, de leurs relations sexuelles, affectives, intellectuelles, de leurs conflits, de leurs souffrances, de leurs colères et de leurs revendications, demandes d'amour ou / et d'augmentation de salaire pour pouvoir vivre vraiment l'amour (souvenez-vous du débat entre **Adriano Celentano** et **Franco Trincale** sur la grève : *Chi non lavora non fa l'amore* de Celentano (Qui ne travaille pas ne fait pas l'amour : la femme du gréviste refuse de faire l'amour tant que son mari fait la grève) ou *Lettera a Celentano* de Trincale : *Chi sciopera non lavora / non lavora per lottare / e lotta per avere / il tempo di far l'amore* : Celui qui fait la grève ne travaille pas / il ne travaille pas pour lutter / et il lutte pour avoir / le temps de faire l'amour).

La réalité est complexe, diverse, difficile à comprendre et à maîtriser. La chanson est la meilleure expression de cette diversité, cent fois plus populaire et pratiquée que n'importe quel texte littéraire, poétique, philosophique, politique. Car le texte écrit n'est que texte, la chanson est à la fois texte, musique, voix, spectacle, elle nous touche plus profondément, et nous appelle toujours à aller plus loin. La chanson de **Franco Baccini**, *Il mio nome è ... Ivo* (1990) a plus fait pour l'usage du préservatif que toutes les circulaires du Ministère de la santé.

Écouter d'abord, analyser ensuite

Qu'est-ce donc qu'une « belle » chanson ? Difficile de la définir en deux mots. Elle dépend évidemment de la richesse personnelle de celui qui l'écrit et qui l'interprète, et on

préfèrera, on trouvera plus « belle » une chanson qui ne se contente pas de « divertir » pour « plaire », mais qui nous « fasse penser » tout en nous émouvant par la qualité de sa mélodie. Mais toute chanson est « politique », en ce sens qu'étant aussi un discours, elle propose toujours une idéologie précise (elle chante la soumission de la femme à l'homme ou son indépendance, le respect de l'ouvrier pour son patron ou la lutte pour que l'ouvrier soit respecté par son patron, le fascisme politique ou la lutte contre le fascisme, l'apologie de la guerre ou le combat pour la paix, etc. Nous avons cité quantité d'exemples). Toute chanson est écrite et écoutée dans un contexte social de « lutte de classes » particulier, qui fera que je l'interpréterai d'une façon ou d'une autre, que je l'aimerai ou la détesterai. Et puis, derrière ces conflits, il reste la simple réalité de ma vie physique, sexuelle, affective, émotive, intellectuelle, etc. C'est donc complexe et compliqué, et la première obligation est de ne pas « idéologiser » la chanson en analysant séparément le texte et la musique : une chanson doit être d'abord **écoutée**, et seulement ensuite **analysée** dans son texte, sa musique, son interprétation. Relisons les critiques de **Giambattista Vico** au cartésianisme : on est et on vit avant que de penser, je pense parce que je suis. Cela nous aidera à mieux nous connaître nous-même, à réfléchir sur nos contradictions, nos comportements, nos modes de pensée.

Alors certainement, pour ma part, je préfère sûrement **Giorgio Gaber, Francesco Guccini, Claudio Lolli** ou **Franco Amodèi** (ce ne sont que des exemples), mais j'aime aussi tellement les moins politiques **Angelo Branduardi, Ivan Graziani** ou **Rino Gaetano**. Et je suis tellement ému par tant de chansons populaires, à commencer par les berceuses, les *ninne nanne*. Et j'aime aussi tellement écouter **Patty Pravo, Milva, Mina, Caterina Caselli, Alice** autant que **Giovanna Marini, Gianna Nannini, Caterina Bueno, Lucilla Galeazzi, Carmen Consoli** ou **Dodi Moscati** (Ce ne sont là aussi que des exemples de chanteurs et chanteuses que j'aime écouter).

De Andrè a fait une analyse intéressante de cette pluralité : revenant sur le passé d'une chanson politique dont il fut aussi un artisan, il fait une sorte d'autocritique. Je veux éviter, dit-il, « *les équivoques qui m'ont conduit moi aussi, dans le passé, à considérer comme bonne une mauvaise chanson engagée et comme mauvaise une prodigieuse comptine vouée à un total désengagement. Et tout cela à cause d'un ignoble préjugé pseudo-culturel qui m'empêchait de comprendre que Scacchi e tarocchi [une chanson engagée de **Francesco De Gregori**, 1985-86] et Papaveri e papere [chanson frondeuse de **Panzeri** et **Mascheroni**, interprétée par **Nilla Pizzi** au Festival de 1952, et considérée souvent comme exemple de crétinisme réactionnaire par les critiques de gauche - JG] sont deux chansons belles chacune à sa façon* » : « *le discours est évidemment valable pour le préjugé contraire* » ; et il plaide à partir de là pour une « *Rassegna* » de la chanson italienne qui représente « *à tous les niveaux possibles de goût la manière - et les manières - qu'ont les italiens de faire des chansons et de les chanter* » (*Espresso*, 3 novembre 1985).

Qu'est-ce donc qu'une « bonne » ou « belle » chanson ?

On verra donc la prudence à avoir pour définir ce qu'est une « bonne » chanson. Certes une musique de qualité, ce qui est courant pour celle des chansons italiennes, très sensibles à la mélodie et formées aussi à l'écoute de l'opéra et de la chanson napolitaine.

Mais la qualité dominante est aussi aujourd'hui un rythme qui souligne avec force un texte politique ou poétique, comme c'est le cas pour le rap de **Frankie High NRJ** ou **Caparezza**. Et le texte peut être un « message » ayant une orientation politique précise, qui me plaira ou non, ou être un beau texte poétique ou bien une suite de mots sans ordre

ni rythme ni qualité particuliers (je ne serai alors séduit éventuellement que par la musique, comme si j'écoutais une musique instrumentale sans paroles). Quant à la voix, elle contribue à donner sens à la chanson : *Azzurro* chanté par **Adriano Celentano** n'a pas le même sens que chanté par **Paolo Conte**.

Il est certain en tout cas que la qualité de la chanson tient à la cohérence entre le texte, la musique et la voix. Nous renvoyons sur ce sujet à ce que nous avons écrit dans notre précédent livre, *La chanson dans la culture italienne, des origines populaires aux débuts du rock*, Paris, Honoré Champion / Slatkine, Paris/Genève, 1999, 456 pages.

Alors la « bonne », « belle » chanson ? D'abord renoncer au critère des médias ou du spectacle : combien de chansons médiocres ont été bien médiatisées (mais sont remplacées par d'autres au bout de six mois), ou ont été remarquées par leur mise en spectacle (comportement et habillement du chanteur – voir l'exemple d'Achille Lauro au Festival de Sanremo 2020 – , attrait sexuel de la chanteuse, jeux de lumière, marketing axé sur du non musical, hypersexualisation de l'artiste, etc.). Une mélodie travaillée, originale, nouvelle, est un premier élément, un arrangement véritable et pas seulement une série d'accords qui se contentent de faire répéter la mélodie par divers instruments ; mais aussi un discours, un texte, qui permette un enrichissement personnel de l'auditeur, individu ou groupe, moral et intellectuel, à travers l'émotion suscitée par l'écoute. Qu'en sortant, chacun puisse se dire : je me sens mieux, plus intelligent, plus ouvert à des choses nouvelles, plus porté à aimer d'autres gens, mon conjoint, mes amis, plus conscient de ce qui se passe autour de moi, plus prêt à sortir de mon inertie sociale ... Et puis je me suis tellement diverti à écouter cela, tellement ému !

Si cela vous intéresse d'en savoir plus, lisez le livre de **Gian Luca Cavallaro** et **Jvan Sica**, *La forma della canzone - Cosa fa di una canzone una « bella » canzone ?*, Arezzo, Editrice Zona, 2007, 160 pages, mais, outre le fait qu'ils ne parlent jamais, délibérément (cf. page 22), de la chanson populaire, vous serez déçu. Alors retournez écouter des chansons, en vous aidant de ce livre, et demandez-vous pourquoi certaines, vous les trouvez « belles ».

Jean Guichard, 08 février 2020